





**LE ROYAUME
DES GÉANTS**

The title is presented in a bold, black, sans-serif font. The text is enclosed within a thick, black, stylized frame that resembles a futuristic or industrial structure. The frame has a top horizontal bar with a small notch on the left and a vertical line on the right. The bottom horizontal bar is more complex, with several rectangular cutouts and a central protrusion. The overall aesthetic is clean and modern.



Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder

Direction artistique : Tiphaine Rautureau

Suivi éditorial et maquette : Romain Allais

Correction : Maud Placines Charier

www.gulfstream.fr

Couverture et illustrations intérieures : Suheb Zako et Hypathie Aswang

Typographies : Caviar Dreams – Lauren Thompson ;

Cyberway Riders – Chequered Ink ; After Disaster – Fontry

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2024

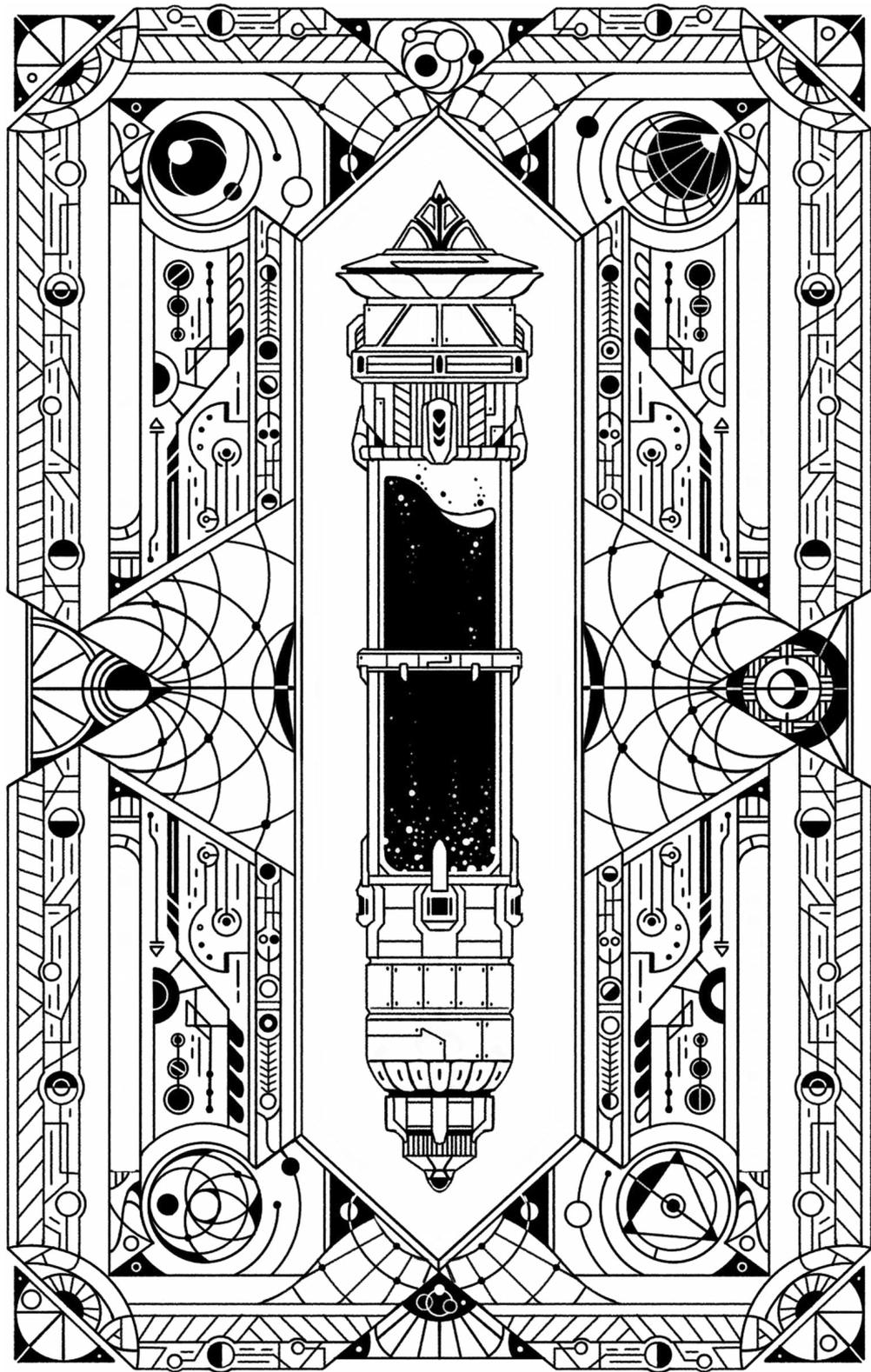
ISBN : 978-2-38349-350-1

Dana B. Chalys

LE ROYAUME DES GÉANTS

① Le secret des nuages

Gulf stream éditeur



Nydie Roure
3, ruelle des Pivoines
Étage 6, quartier des Fleurs
Capitale-tour, Terres médianes

Safh Roure
Lieu-dit du Levant
Région des Moulins
Terres retirées

Le 2 mars.

Safh,

Je t'envoie cette planche volante à Influx, un modèle unique. Ça te changera de ta machine bas de gamme rapportée il y a quelques années par ta grand-mère, et je ne pense pas que ta mère ait les moyens de rivaliser avec moi, pour une fois. Si tu accomplis ton rêve, ça sera grâce à mon aide.

Si ton frère et toi passez par la capitale-tour, venez chez moi pour profiter de mes largesses. L'invitation est lancée, même si je n'ai tendis rien, mais on ne pourra pas me reprocher ça en plus.

Ta tante Nydie



CHAPITRE 1

Safh

On disait des nuages qu'ils étaient un autre monde ; qu'une vie insoupçonnée se cachait derrière les traînées cotonneuses et alourdissait le ventre des orages. Ces contes avaient bercé mon enfance en emportant mes rêves au milieu du ciel ; et si tout était vrai ? Les autres se contentaient de rumeurs, j'avais besoin de preuves.

Je filai dans les airs en zigzaguant entre la centaine de cerfs-volants colorés déployés pour fêter le début de la moisson du blé. Ma main gantée de rouge frôla la tête d'un aigle bigarré retenu au sol par une solide corde d'une trentaine de mètres. Les dernières rafales du vent d'est me poussaient dans le dos, m'incitant à raffermir mes appuis sur ma Pàmi, ma planche à moteurs Influx.

Il était temps de prendre de la hauteur, toujours à la recherche des limites de la machine. Des miennes aussi.

La trajectoire quasi verticale de l'engin m'obligea à fléchir les jambes et à m'assurer grâce à une épaisse dragonne enroulée autour de ma main. Sans elle et mes chaussures à cales clipsées à des fixations, la chute était garantie. Je montai davantage, avec comme point de mire les nuages et leurs secrets que mon goût pour l'aventure rêvait de percer.

Les cerfs-volants étaient minuscules, à présent. Le vent claquait sur mon visage. Un manteau, des lunettes de protection et une écharpe me protégeaient à haute altitude. Hélas, ma Pàmi manquait de puissance pour atteindre mon objectif.

J'étais pourtant proche !

Mes doigts se crispèrent sur la dragonne.

— Allez ! encourageai-je ma planche comme si elle pouvait me comprendre.

Le vent emporta ma voix. Les moteurs à Influx protestaient. Sûre de moi, je passai outre leur avertissement.

Cinq cents mètres plus haut, ils s'éteignirent d'un coup.

Durant un instant, je flottai entre terre et nuages, dans cet univers qui n'appartenait qu'à moi. J'avais toujours aimé voler. Cette sensation d'invulnérabilité, c'était ma drogue. Comme pour chaque addiction, la descente était violente.

La gravité attira mon corps vers le sol. Je ne paniquai pas ; les chutes étaient obligatoires dans la discipline.



Après quelques secondes nécessaires à ma stabilisation, les moteurs remis de la sursollicitation repartirent. La sensation d'échapper à la mort explosa mon taux de dopamine.

J'avais échoué à atteindre les nuages cette fois encore. Tant pis. Je réessayerais jusqu'à réussir, car rien ne m'empêcherait de repousser mon horizon. Les gens disaient que j'étais inconsciente. Ils avaient raison : je l'étais de l'échec.

Je me stationnai quelque part dans les airs. Le blé ondulait, vagues apaisantes aux reflets moirés, sous la caresse d'un vent qui s'enroulait autour des ailes des moulins par dizaines dans cette région vallonnée. Ce qui frappait le plus, vu d'en haut, était le peu de relief émergé autant que la silhouette de l'imposante cité-tour voisine, à presque cent kilomètres. Dans ce monde qui avait les pieds dans l'eau, des villes verticales démesurées défiaient l'azur au milieu de bandes de terre à fleur de flots.

Le soleil levant jetait derrière les altostratus un voile de rose chaleureux et d'améthyste. Le chœur de l'aube¹ couvrait le léger ronflement des réacteurs à Influx. Cette Pàmi remplaçait mon ancien engin depuis quatre mois. Il n'était pas passé un jour sans que je m'entraîne avec, la poussant à bout pour mesurer ses performances. Elles étaient incroyables bien qu'insuffisantes.

1. Le chœur de l'aube a lieu quand des oiseaux chantent à ce moment précis de la journée.



Depuis quatre mois, une question m'obnubilait : comment ma tante, partie à la capitale-tour depuis six ans et qui n'entendait rien à la technologie, avait-elle mis la main sur un tel objet ? Si elle était en contact avec son créateur, je pourrais peut-être en tirer profit pour réaliser mon rêve d'explorer le royaume des géants, comme j'aimais appeler la nue¹ ? Car, dans les Terres retirées, la seule technologie existante était les machines agricoles à moteurs Influx vendues par la capitale. Ma Pàmi détonnait. Si elle avait un temps intrigué le voisinage, elle avait fini par le lasser à cause de son manque d'utilité pour la communauté. Certaines personnes avaient proposé que je devienne livreuse, avant que ma compétence de charpentière soit valorisée par la majorité. On vivait très bien avec le passage d'un coursier toutes les deux ou trois semaines.

Mon regard se perdait au-delà des altocumulus, dans ce décor infini méconnu des humains où le bleu repoussait les couleurs chaudes du point du jour. En l'absence d'engins volants assez puissants pour y envoyer une personne, nous l'explorions uniquement avec des sondes météorologiques, laissant la porte ouverte aux légendes les plus surprenantes.

Un sifflement lointain attira mon attention en contrebas. Le vent froissa mes courts cheveux bruns quand je tournai la tête vers une silhouette minuscule agitant les bras dans ma direction : mon petit frère.

1. Nuages.

Son geste m'arracha à la quiétude de mon bout de ciel sous l'ombre des nuages. Mon corps bascula en arrière pour amorcer un demi-tour et ma descente vers le sol. Je m'immobilisai à une coudée de Zyphir, seize ans à peine, qui ne lâchait jamais la béquille remplaçant la fonction de sa jambe droite à laquelle manquait le tibia. Malformation congénitale.

— Maman t'attend sur le chantier, m'informa-t-il.

— Déjà ? soupirai-je. Tu l'as mise en rogne pour qu'elle se lève si tôt ?

— Ce sont tes tentatives d'humour qui la mettent en colère. Je suis sûr qu'elle en fait des cauchemars.

Je laissai échapper un rire franc qui gonfla Zyphir de fierté.

— OK, grande langue, ta répartie est pas mal, le complimentai-je. On fait la course ?

— Très drô...

Je poussai ma Pàmi à pleine puissance sans crier gare, laissant Zyphir sur place. Dissimulée par le sommet de la colline, je contournai le relief pour revenir discrètement dans le dos de mon frère. Il fixait, incrédule, le haut du chemin où traînait encore la poussière soulevée par ma fuite.

— Safh, je te déteste ! hurla le garçon au silence.

— Tu ne sais pas mentir, lui lançai-je de ma voix tombant dans les graves.

Zyphir se retourna dans un sursaut. Mon sourire moqueur le fit grimacer.

— C'est pas drôle, maugréa-t-il.

Je lui tendis la main en guise d'excuse. Zypfir monta derrière moi avec hâte. Lui aussi adorait voler.

Nous rejoignîmes notre mère penchée sur des plans près d'une maison en construction. Ma Pàmi se replia sur elle-même grâce à ses éléments mobiles, divisant sa taille par deux. Cela me permettait de la ranger facilement ou de la porter sur le dos sans qu'elle me gêne. Mon petit frère se pencha à son tour sur les croquis ; c'était son truc, les calculs. Moi je connaissais seulement ceux utiles à mon métier, comme ma mère.

Après avoir été ouvrière toute sa vie, elle avait repris la gestion d'une entreprise de charpente sans en être propriétaire. Les Terres retirées étaient anarchistes – les gens de la ville disaient « libertaires » car l'anarchisme leur faisait peur –, chaque entreprise était dirigée par ses travailleurs. À quarante ans, après une double carrière dans le bâtiment et dans la boîte semi-professionnelle, ma mère avait été sollicitée pour gérer l'organisation des constructions de la région.

J'avais quitté l'école à quinze ans afin de travailler avec elle. Si j'avais commencé par des tâches simples, à bientôt dix-huit ans j'étais capable de soulever des poutres et de monter une ferme¹ seule – et d'enchaîner crochets et uppercuts, talent moins utile au quotidien.

1. Élément d'une charpente non déformable qui constitue le toit à pentes.

L'argent gagné nous permettait d'entretenir notre famille, car mon père s'occupait de la maison, de ma grand-mère et de mon arrière-grand-mère, ainsi que de Zyphir. Notre pari sur l'avenir, c'était mon petit frère.

— Safh, m'interpella ma mère. J'ai besoin de toi pour intervenir chez Graindor. Les dernières rafales du vent d'est ont déplacé des tuiles sur ses moulins.

— Tu vas utiliser ta Pàmi ? demanda Zyphir, soudain intéressé.

— Va à l'école, grande langue.

Mon frère fit la moue. Il savait qu'on travaillait pour financer son rêve d'étudier l'ingénierie dans une école prestigieuse. Il râlait pour la forme.

Qu'est-ce que j'aimais ce gamin !

J'abandonnai dans un coin manteau, écharpe et lunettes, récupérerai ma ceinture d'outils, puis dépliai ma Pàmi. La planche reprit sa taille normale tandis que quatre réacteurs mobiles se déployaient sur les côtés pour optimiser la stabilité. Le cinquième, à l'arrière, s'activa pour me propulser dans les airs. J'adorais autant voler en altitude que suivre les courbes des reliefs pour admirer le paysage et profiter des odeurs du blé, des tournesols, de l'herbe coupée et de la terre retournée.

Je gagnai rapidement la maison de Graindor, l'un des petits producteurs en charge de fournir les Terres retirées – les grands domaines vendant farine et huile aux cités-tours. J'aimais lui rendre visite, car j'étais toujours accueillie par Tito, son vieil âne en liberté.

Un braiment lancinant m'attira sur le côté de la bâtisse où le meunier et sa femme soignaient la jambe blessée de Tito.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je, horrifiée.

— Ce sont des petits cons ! tonna Graindor, hors de lui. Ludoir et sa bande de dégénérés !

Le sexagénaire, rouge de colère, gesticulait dans tous les sens, débitant une flopée d'injures. Sa femme l'éloigna de l'animal déjà stressé par son agression.

— Je les ai surpris tout à l'heure à frapper Tito, rugit Graindor. Si j'avais eu dix ans de moins, je leur aurais arraché la tête !

Dix ans de moins ? Il était optimiste...

J'observai le vieil âne, qui tremblait encore de peur, en songeant à toutes les fois où Ludoir et ses sbires avaient pourri la vie des plus faibles qu'eux. Les membres du conseil avaient tenté de les raisonner, sans succès. La milice fermait les yeux, car le groupe n'était responsable que de nuisances. « Il faut bien que jeunesse se passe », disaient-ils.

Il était temps de confronter leur jeunesse à la mienne.



CHAPITRE 2

Safh

Debout sur le toit du moulin, je fixais les dernières tuiles à l'approche de ma pause déjeuner. La tâche m'avait occupée toute la matinée, mais je n'avais pas oublié Ludoir et sa bande.

Avant de tenter la confrontation, je rapportai l'incident avec Tito au conseil constitué de membres élus directement par nos soins. En plus de représenter les Terres retirées auprès du reste du pays, ils étaient en charge de gérer les potentiels conflits au sein de la communauté ou d'appliquer les résultats des référendums. La milice veillait au respect du choix commun. En revanche, ni le conseil ni la milice n'avaient l'autorité nécessaire pour imposer leurs décisions : chacun était soumis au peuple.

Comme attendu, Graindor s'était précipité pour se plaindre, me disait-on. Hélas, le conseil était impuissant, car Tito n'était qu'un vieil âne, inutile depuis des années.

Personne ne voulait risquer un conflit pour une bête de somme.

— Le respect qu'on nous porte est proportionnel à notre utilité ? reformulai-je. Vous êtes sûrs de ça ?

Les membres perçurent le défi dans ma voix. Ils me connaissaient depuis ma naissance, assez pour me qualifier d'inconsciente et pour comprendre ce que cela sous-entendait.

— Ce n'est qu'un âne, me rétorqua-t-on.

— Vous étiez contents qu'il moule le grain pendant les années sans vent...

Silence profond.

— Bon, vous laissez des animaux être battus sans réagir ou vous prévoyez une sanction ? ajoutai-je, agacée par leur apathie.

— On a fait ce qu'on pouvait.

— Je note. J'ai suivi la procédure, maintenant je prends le relais.

Certains membres levèrent les yeux au ciel, résignés, tandis que d'autres esquissèrent un sourire satisfait. Je n'étais pas la seule à vouloir en coller une à l'autre abruti.

Ma mère me libéra en début de soirée après que j'eus posé les chevrons et les liteaux sur notre chantier. Je récupérai Zyphir à son club de technologie en Pàmi. Il me raconta sa journée sur le chemin du retour.

— J'ai pensé à toi, aujourd'hui, me confia mon frère au moment où nous survolions un ruisseau.

— Il y a des jours où tu m’oublies ? répliquai-je, faussement vexée.

— Très drôle... On a parlé des légendes autour des nuages.

Nous nous penchâmes d’un même mouvement pour prendre un virage à droite tout en souplesse. Mon regard se leva malgré moi vers les masses cotonneuses au-dessus de nos têtes.

— Laquelle tu préfères ? m’enquis-je. Le voyageur contemplant la mer de nuages ? Les fées tisseuses de nuages ? Les nuages capables de prendre forme humaine ?

— Celle des marins.

— Ce n’est pas une légende, contrai-je. Si les marins associent les nuages à la présence d’une terre émergée, c’est parce qu’ils s’accumulent au-dessus des reliefs, c’est un fait. C’est pour ça qu’il y en a autant sur nos bandes de terre étroites.

Mon commentaire fit rire Zyphir.

— Pourquoi tu rigoles quand je suis sérieuse alors que tu boudes mes blagues ? demandai-je, dépitée.

— Ce n’est pas toi qui me fais rire. Enfin, pas directement. La prof disait que, si tu étais allée plus longtemps à l’école, tu serais davantage cultivée et tu ne rêverais pas d’explorer les nuages.

— J’ai assez de culture pour me débrouiller. Sans compter que je préfère m’écraser comme une crêpe en volant plutôt que me retrouver à quarante balais coincée dans un mariage qui m’emmerde et avec un gosse dont j’ai honte. Son avorton a encore fait des siennes.

— Toute l'école parlait de Tito, se désola Zyphir. La prof nous sermonnait quand on le mentionnait devant elle. Elle a dit que ce serait faire acte de miséricorde que d'abattre ce vieil âne.

— Y en a d'autres qu'il faudrait abattre...

— Je m'en moque de ce qu'elle dit, continua mon frère sans rebondir sur mon aparté. Je suis certain que tu réaliseras ton rêve, et que tu protégeras Tito. Tu n'as jamais laissé tomber personne, humain ou pas.

Mon frère ne vit pas le sourire fier qui releva mes lèvres. Dans un élan d'affection, je tirai son bras accroché à ma taille pour le coller contre mon dos. Il râla. Notre arrivée à la maison le sauva de mon étreinte.

Papa cuisinait quand nous le rejoignîmes. Il s'était tellement bien intégré à la famille de ma mère qu'il en avait adopté le nom le jour de son mariage, en plus de prendre soin de ses membres depuis lors. L'air ambiant sentait la poêlée de légumes et le thym. Mon estomac gargouilla d'envie.

— Je goûte, pour l'assaisonnement ? proposai-je en m'affalant sur son épaule.

Mon père conservait sa carrure d'ancien maçon malgré des années à entretenir la maison. Il me tendit une cuillère que j'attrapai avant de me jeter sur le plat.

— Verdict ?

Sa voix profonde résonnait dans sa cage thoracique contre laquelle j'étais toujours appuyée. Je me léchai exagérément les babines.

— Parfait ! conclus-je.

— En attendant ta mère, tu veux bien apporter de la poêlée à Nini ?

J'attrapai le bol en guise de réponse, chipai un morceau de pain au blé complet et filai sur la terrasse. Mon arrière-grand-mère, au chaud sous une couverture, était assise dans un fauteuil en rotin rembourré. À quatre-vingt-quinze ans, elle regardait tourner les ailes des moulins avec un plaisir coupable. Du bout du pied, je rapprochai une petite table sur laquelle je déposai mon fardeau.

— Tu as faim, grand-mère Nini ? m'enquis-je avec entrain.

Elle me fixa en silence et sourit. Ses yeux aux simples paupières pétillaient toujours même si elle parlait de moins en moins.

— Papa nous a cuisiné sa fameuse poêlée, continuai-je en prenant un siège.

Grand-mère entama son repas d'un geste tremblant sous le poids de l'âge. Les légumes bien cuits fondaient dans la bouche, ce qui était pratique pour elle qui n'avait qu'un dentier. Elle coupa la tranche de pain en minuscules morceaux qu'elle trempa dans le jus. Grand-mère Nini mangeait doucement, très doucement, alors je faisais la conversation.

— Tu disais que la majorité des gens de la capitale qui venaient ici était des plaies, déjà à ton époque. Ben ça n'a pas changé. L'institutrice a beau être là depuis dix ans, elle veut toujours les avantages des Terres retirées et de la

capitale, sans les inconvénients. Elle ne saisit pas du tout la mentalité des anarchistes.

Grand-mère ricana. Elle approuvait.

— Elle s'est moquée de mon rêve. Qu'est-ce que ça peut lui faire que je veuille voir ce que cachent les nuages ? Je ne lui demande pas de m'accompagner...

— Velvina ? demanda Nini.

Elle n'écoutait jamais vraiment mes monologues, perdue dans ses propres pensées. Ou ses souvenirs ? Je doutais toujours.

— Ta fille est partie vendre ses breuvages sur les Terres médianes. Elle revient à la fin de la semaine prochaine.

À soixante-cinq ans, Vévé vadrouillait encore dans toute la région. Nini n'aimait pas rester sans nouvelles trop longtemps. Je la soupçonnais d'être effrayée par la perspective de voir sa fille unique partir avant elle.

Nini posa sa cuillère. La tenir la fatiguait, je pris le relais. Tandis que je la portais à ses lèvres, elle montra les nuages au-delà des cerfs-volants.

— Ce sont des dragons, articula-t-elle avant de vider le contenu de la cuillère.

Pour Nini, la nue était le royaume d'autres géants : des dragons immenses liés à l'eau qui se levaient dès que le tonnerre grondait. La légende venait de son pays, l'empire du Jade brisé à l'extrême-est, où les dragons volaient sans ailes. En immigrant sur les Terres retirées quand les siennes furent englouties sous les flots, elle avait renoncé à ses coutumes, les remplaçant par les locales.

Trois générations plus tard, il ne restait pratiquement rien de ses origines. Zyphir et moi avions même presque perdu les simples paupières caractéristiques des Yù¹, le peuple de mon arrière-grand-mère, même si elles étaient davantage marquées chez mon petit frère.

Le bol à présent vide, Nini et moi regardions le ciel diapré de couleurs chaudes qui embrasaient les ailes des moulins. Des liserés de feu dessinaient les contours des cumulus.

Mon ventre gargouilla si fort qu'il fit rire Nini. Je l'embrassai sur la joue, débarrassai la table, puis filai manger à mon tour au moment où Zyphir apporta le dessert à notre arrière-grand-mère. Dans la cuisine, maman et moi étions les dernières à dîner. Papa lavait déjà la vaisselle. J'engloutis mon repas sous l'œil réprobateur de mes parents.

— Tu es bien pressée, nota ma mère. Ça a un rapport avec Tito ?

Je hochai la tête en signe d'assentiment pour ne pas parler la bouche pleine.

— J'ai vu partir Ludoir et sa bande vers le phare, glissa-t-elle.

Je déglutis, manquant de m'étouffer, avant de sauter sur mes pieds. Les cales de mes chaussures claquaient sur le parquet.

— Je reviens vite ! lançai-je en saisissant ma Pàmi.

1. « Jade », en chinois.

— Ne me fais pas honte !

Je fermai la porte sur cet encouragement. Elle n'avait aucun souci à se faire, je comptais faire honneur à ses trois titres de championne de boxe et à nos entraînements ensemble.